

**Christian Zimmermann**

*Université du Connecticut*

## **LA DISSÉMINATION DE LA RECHERCHE EN SCIENCES ÉCONOMIQUES : LES « CAHIERS DE RECHERCHE »**

Pour un économiste, publier sa recherche est un chemin de croix. Après la soumission initiale à une revue, le temps est généralement de plus de six mois avant d'obtenir une première décision. Ce délai extraordinairement long est dû à l'importance donnée à l'arbitrage par les pairs, les rapports d'arbitre étant extrêmement fouillés. Dans le cas d'une décision préliminaire positive, les arbitres ne se contentent pas d'une simple approbation, ils exigent toutes sortes d'ajustements qui nécessitent donc une nouvelle ronde de soumission et de perte de temps. Dans les meilleures revues, seul un dixième des soumissions est finalement publié, en général plusieurs années après la démarche initiale. Ceux qui n'ont pas eu cette chance, parfois après plusieurs rondes de révisions, recommencent ailleurs. Et ce processus semble s'allonger (Ellison 2002). Pourquoi est-il devenu aussi laborieux ? Ellison ne semble pas trouver de raison quantifiable (en autres, la complexité de la recherche, la croissance de la profession, ainsi que la démocratisation discutée ci-dessous) et juge que c'est

dû à la « culture ». Toutefois, il apparaît que les arbitres, de plus en plus tatillons, apportent une plus-value et pas seulement de la sélectivité (Laband 1990).

Il est clair que dans de telles circonstances, le processus de dissémination de la recherche prend un temps excessif. Un article paru dans une revue n'est donc plus le reflet de l'état de la recherche actuelle, mais plutôt un enregistrement historique. Comment alors se mettre au courant de la frontière de la recherche ? Participer à des conférences est coûteux et pas forcément fructueux. Heureusement, il s'est établi en sciences économiques une culture des *cahiers de recherche* : des manuscrits distribués par les auteurs (ou leurs institutions) pendant qu'ils sont dans le processus de soumission. Il y a quinze ans, leur principal moyen de dissémination était le courrier postal, coûteux pour l'auteur ou son institution. En conséquence, ces cahiers n'étaient vraiment disponibles qu'au sein d'un cercle serré de *cognoscenti*. En d'autres termes, l'accès à la recherche de pointe restait limité à une élite, en particulier dans les grandes universités.

L'avènement d'Internet a le potentiel de considérablement améliorer la diffusion de la recherche de pointe dans la mesure où les cahiers de recherche sont rendus disponibles sur les pages personnelles des chercheurs. Mais cela reste unidirectionnel et inefficace: seuls les chercheurs déjà reconnus à la pointe parviennent à se faire lire, et personne n'aurait idée d'aller faire un tour sur les pages d'inconnus ou d'institutions de second rang pour y trouver la dernière recherche dans un domaine particulier. Visiblement, il faut organiser d'une façon ou d'une autre l'ensemble de l'information disponible si on veut la rendre véritablement utile.

On peut argumenter qu'un outil de recherche comme Google Scholar permet d'obtenir ce qu'on veut. Il faut toutefois remarquer qu'il y a une forte proportion de «faux positifs» dans tout résultat de recherche, en particulier parce que les données glanées par Google ne sont pas suffisamment structurées. De plus, il est difficile d'y déterminer ce qui est nouveau. Rappelons aussi que ce genre d'outil n'était pas disponible il y a une quinzaine d'années.

Or, voilà qu'en 1993, un étudiant allemand, préparant un doctorat en Grande-Bretagne, Thomas Krichel, frustré dans sa quête de littérature, se rend compte de tout le potentiel d'Internet. Il s'allie avec un documentaliste qui collectionne des cahiers de recherche et commence à diffuser par le moyen de listes d'envois électroniques des résumés de nouveaux cahiers de recherche. Après la création des protocoles gopher puis http, il organise également des collections de liens vers un nombre rapidement croissant de cahiers de recherche disponibles en ligne. Cette croissance est en particulier nourrie par la création d'un site de dépôt de documents à l'Université Washington de Saint Louis par Robert Parks. De 1993 à 1997, le service NetEc a ainsi permis aux économistes de trouver dans un lieu central et organisé les dernières réalisations de recherche. Mais la quantité de travail nécessaire pour gérer toute cette information devenait

insoutenable pour les quelques volontaires alimentant NetEc.

C'est pourquoi en 1997 RePEc a été créé. S'inspirant du mouvement *Open Source* qui utilise les contributions d'une multitude de volontaires dans l'écriture de logiciels, RePEc décentralise complètement l'entrée des données auprès de ceux qui ont le plus grand intérêt à la vaste diffusion des cahiers de recherche, ceux qui les publient. Avec les années, plus de mille institutions ont rejoint RePEc en contribuant à l'entrée de données bibliographiques concernant 950 000 œuvres. Et si les cahiers de recherche ont constitué l'origine de l'initiative RePEc, les maisons d'édition commerciales ont rapidement compris les avantages de participer à cette initiative. En effet, RePEc est maintenant devenu un outil bibliographique incontournable permettant une diffusion gratuite et rapide de la recherche en sciences économiques.

Un aspect particulièrement remarquable est que RePEc n'a aucune ressource financière. Tout le travail y est fourni par des volontaires, et certaines institutions sponsorisent les serveurs et leur hébergement. En effet, toutes les parties prenantes ont les bons incitatifs pour participer (Krichel et Zimmermann, 2009). Ceci permet de rendre RePEc gratuit pour tous: les auteurs, les lecteurs, les maisons d'édition. Ainsi, tous ceux qui ont accès à Internet sont sur un pied d'égalité. Des institutions de 70 pays participent directement à RePEc en fournissant des données bibliographiques. 25 000 auteurs de 132 pays se sont inscrits sur RePEc pour créer un CV en ligne. Et des utilisateurs du monde entier téléchargent près d'un million de documents chaque mois par l'intermédiaire de RePEc.

Lorsqu'une institution ou une maison d'édition introduit les données bibliographiques de ses publications dans RePEc, elle accepte de les placer dans le domaine public (notez que RePEc n'utilise pas de licence particulière, le statut juridique est donc flou,

tout comme l'organisation informelle de RePEc). Il devient alors possible d'utiliser ces données de toutes sortes de façons, que ce soit en créant des catalogues en ligne, des listes d'envoi électronique, des engins de recherche. En particulier, les données de RePEc ont été utiles à Google Scholar pour créer la masse critique initiale de son service.

La mise à disposition universelle des données bibliographiques permet une démocratisation de l'accès à la recherche. Même si un article n'est pas disponible en ligne, ou disponible mais pas gratuitement, le fait qu'un lecteur en apprenne la connaissance et puisse entreprendre des démarches pour l'obtenir est un progrès. Mais il est bien clair que c'est avec la disponibilité de cahiers de recherche que l'on améliore le plus la diffusion de la recherche : les résultats de la recherche sont disponibles plus rapidement et de surcroît généralement gratuitement et sans restrictions. Mais une différence subsiste avec un article publié dans une revue : un cahier de recherche n'a pas été évalué par des pairs.

De plus, avec le système mis en place par RePEc, tout scientifique peut diffuser avec succès sa recherche ; cela n'est plus limité au cercle des universités d'élite. Ceci se reflète même au niveau de la recherche publiée en revue : Kim, Morse et Zingales (2006) et Ellison (2007) montrent que dans les meilleures revues, la proportion de la recherche provenant des meilleurs départements de sciences économiques est en constant déclin. Il n'est pas possible de dire si RePEc est responsable de cette évolution, mais il est clair que RePEc ne l'a pas empêchée.

Cette démocratisation n'a pas seulement permis de franchir les barrières dues à la géographie ou au degré de prestige des universités, elle profite également à des champs de recherche négligés auparavant. Ainsi, Novarese et Zimmermann (2008) démontrent que la recherche en économie hétérodoxe a bénéficié

de RePEc de façon disproportionnelle. Une analyse des listes d'envoi et de leur utilisation, différenciant les articles hétérodoxes et orthodoxes, fait apparaître que les œuvres hétérodoxes sont paradoxalement plus lues. Il semblerait que les chercheurs orthodoxes se mettent à lire des travaux hétérodoxes qu'ils n'auraient pas rencontrés en lisant leurs revues traditionnelles.

L'expérience de RePEc n'est pas unique. En particulier, l'initiative ArXiv, principalement en physique et mathématique, suit des principes similaires et a débuté en 1991. La différence est qu'ArXiv conserve un modèle centralisé dans la mesure où ses cahiers de recherche sont tous déposés dans un serveur central. Ce genre de système a rapidement exigé une infrastructure importante et donc une levée de fonds. L'aspect complètement décentralisé de l'hébergement de RePEc permet de maintenir les coûts de l'administration centrale à zéro. En fait, il existe en sciences économiques une autre initiative, commerciale celle-là, qui suit le modèle d'ArXiv : c'est SSRN. Si l'accès aux données bibliographiques et aux cahiers de recherche y est généralement gratuit, la participation institutionnelle et les abonnements aux listes d'envoi sont payants. Après avoir étendu sa couverture à d'autres champs des sciences sociales, SSRN est récemment parvenu à verser des dividendes à ses actionnaires.

Récemment plusieurs autres initiatives ont émergé et tentent de répliquer le succès et le système de RePEc dans d'autres champs. RCLIS en bibliothéconomie a été lancé en 2003 par le même Thomas Krichel qui est à l'origine de RePEc. PhilPapers a été lancé cette année pour les philosophes. Une initiative est en développement en statistiques et en mathématique sous la houlette de James Pitman. Enfin, plusieurs initiatives cherchent à encourager la mise à disposition des données utilisées en recherche, en particulier le projet Dataverse de Gary King.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ELLISON, G., «The Slowdown of the Economics Publishing Process», *Journal of Political Economy*, vol. 110, n° 5, University of Chicago Press, 2002, p. 947-993.

ELLISON, G., «Is Peer Review in Decline?», *NBER Working Paper* 13272, National Bureau of Economic Research, 2007.

KIM, H.E., MORSE, A., ZINGALES, L., «Are Elite Universities Losing their Competitive Edge?», *NBER Working Paper* 12245, National Bureau of Economic Research, 2006.

KRICHEL, T., ZIMMERMANN, C., «The Economics of Open Bibliographic Data Provision», *Economic Analysis and Policy (EAP)*,

vol. 39, n° 1, Queensland University of Technology (QUT), 2009, p. 143-152.

LABAND, D.N., «Is There Value-Added from the Review Process in Economics? Preliminary Evidence from Authors», *The Quarterly Journal of Economics*, vol. 105, n° 2, MIT Press, mai 1990, p. 341-352.

NOVARESE, M., ZIMMERMANN, C., «Heterodox Economics and Dissemination of Research through the Internet: the Experience of RePEc and NEP», *On the Horizon*, vol. 16, n° 4, Emerald Publishing, 2008, p. 198-204.

RÉFÉRENCES INTERNET

1. ArXiv: <<http://www.arxiv.org/>>

2. DataVerse: <<http://thedata.org>>

3. PhilPapers: <<http://philpapers.org>>

4. NetEc: <<http://netec.mcc.ac.uk>>

5. RCLIS: <<http://eprints.rclis.org>>

6. RePEc: <<http://repec.org>>

7. SSRN: <<http://www.ssrn.com>>